

---

PIERRE LANFRANCHI

# FOOTBALL, COSMOPOLITISME ET NATIONALISME

DANS UNE NOUVELLE PUBLIÉE EN 1932, Joseph Jolinon décrit l'atmosphère des vestiaires du Football Club de Lyon autour de 1900 où l'on retrouve un Suisse allemand, un Italien, un Anglais et un Égyptien, un Lyonnais et un Marseillais, « riches et piteux chevaliers du ballon ». La situation n'était guère différente dans la réalité. La tradition cosmopolite est ancrée dans l'histoire du football mondial. D'ailleurs l'un des joueurs du club lyonnais en 1898, Hans Gamper, un Suisse allemand, sera l'année suivante le fondateur du Football Club de Barcelone. En effet, l'attrait du jeu découlait directement de sa simplicité et de son universalité. À partir de règles standardisées, le football devenait un symbole de modernité et se trouvait lié à l'idéologie du libre-échange. Banquiers, courtiers, commerçants internationaux furent à l'origine de la création d'équipes de football dans de très nombreuses villes européennes entre 1890 et 1910. À Bari, dans le sud de l'Italie, des commerçants suisses, allemands, français, autrichiens, espagnols, britanniques et... quelques Italiens créèrent le Bari Football Club. Cette idée cosmopolite était si forte à Milan la même année que les promoteurs d'un nouveau club ne trouvèrent de meilleur nom qu'Internazionale pour caractériser leur équipe qui devint rapidement l'une des plus importantes formations italiennes. Mais, à côté de cette tendance internationaliste, le football devint aussi rapidement dans de nombreux pays l'expression idéale d'un sentiment national. Les termes britanniques furent un peu partout remplacés. Avant 1914, on jouait au *Fußball* en Allemagne, au *calcio* en Italie, au *Labdarugas* en Hongrie et au *Nogomet* en Croatie. En cela d'ailleurs le français, qui n'a pas traduit le terme « football », reste une exception au niveau européen. Si le XIX<sup>e</sup> siècle peut être considéré comme l'époque de la formation des

nations, la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle vit l'avancée du nationalisme et la consolidation des États-nations. Comme l'a montré Eric Hobsbawm, l'émergence d'équipes nationales de football avant 1914 et la formation de championnats nationaux dans l'entre-deux-guerres ont contribué à concrétiser la reconnaissance des différences nationales<sup>1</sup>. La nationalisation du football ne devait pourtant pas interdire la migration des joueurs, même si les gouvernements et les organisations sportives mettaient en place des règlements visant à une restriction des mouvements de transferts internationaux des footballeurs.

## LA DIFFUSION DU FOOTBALL EN EUROPE

- 16 À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les sportsmen parlaient anglais quelle que soit leur nationalité. L'utilisation de l'anglais marquait avant tout une réprobation des cultures traditionnelles locales. Les *White Rovers* de Paris ne faisaient aucune distinction de nationalité dans le choix de leurs adhérents mais, dans leur assemblée générale de 1892, décidèrent que, le football étant essentiellement un jeu anglais, tous les joueurs étaient tenus de parler anglais lorsqu'ils étaient ensemble. À Gênes, Anvers, Milan ou Vienne, les clubs furent appelés suivant la traduction anglaise du nom de la ville Genua, Antwerp, Milan et Vienna. Les *Grasshoppers* (sauterelles) et les *Young Fellows* de Zurich, les *Young Boys* de Berne et les deux clubs hollandais aux noms les plus curieux – *Go Ahead Eagles* de Deventer et *Be Quick* de Groningen – ne comptaient pas d'Anglais parmi leurs membres fondateurs, mais par le choix d'un nom anglais pour leur équipe exprimaient l'anglophilie et la modernité de leurs membres. Jouer au football contribuait à la reproduction d'un mode de vie à l'anglaise au même titre que le tourisme, les gentlemen's clubs, les jeux de société (whist, bridge) ou les nouvelles modes vestimentaires masculines.

Au même moment, les nombreux cercles de gymnastique, au sein desquels commençait à se propager la pratique du football, proposaient une vision bien différente des activités physiques. Liés aux modèles nationaux d'éducation physique et aux mouvements patriotiques, ils choisissaient des noms comme la *Jeanne d'Arc* ou la *Patriote* en France, *Borussia* (« Prusse » en latin), *Germania* ou *Teutonia* en Allemagne,

---

1. Eric J. Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780 : Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

*Juventus* et *Pro Patria* en Italie. Jouer au football signifiait souvent proposer une alternative aux modèles nationaux et traditionnels d'éducation qui ignoraient le corps. Le jeu ne se construisait-il pas autour de deux idées maîtresses de la culture anglo-saxonne, *fair play* et *self made man*, qui ne nécessitaient pas de traduction dans les autres langues européennes ? En plus, si les clubs de football inscrivait rarement dans leurs statuts des clauses de citoyenneté, l'obligation d'être un national régnait dans les clubs de gymnastique. En Italie, les footballeurs étaient tournés en dérision dans le journal des gymnastes (*Il Ginnasta*) en 1903 : « Les jeunes gens jouent uniquement au football pour ressembler à des Anglais et pour utiliser une langue exotique. Pendant quelque temps, cette mode fut perçue comme une marque de bon goût. Heureusement, chacun reconnaît aujourd'hui le grotesque de cette attitude. »

Le cosmopolitisme des footballeurs transparaît dans le nom des différents clubs présents dans la ville de Barcelone en 1903. Toutes les dimensions spatiales y sont représentées, du local *Barcelona* et *Barcelones* au régional *Catalonia* et *Catalunya*, au national *Español*, *Iberic*, au continental *Europa*. On retrouve également des nominations plus internationales telles que *Zurich*, *Torino*, *Franco-Español* ou *Irish Club*. Comme le raconte Gamper, la question de l'accès des étrangers aux clubs fut initialement essentielle : « Lors de mon arrivée à Barcelone je décidai de continuer à jouer au football. Je demandai à participer à l'équipe du Gymnase Tolosa. Mais, ils refusèrent d'affilier des étrangers. C'est ainsi que j'entrepris les démarches en vue de créer un nouveau club. » Gamper n'avait pas émigré à Barcelone pour y gagner sa vie en tant que footballeur. Expert-comptable de formation, il représentait dans la métropole catalane les intérêts d'une banque française, le Crédit Lyonnais, d'une compagnie internationale de chemins de fer, le Ferrocarril de Sarria, et de diverses compagnies helvétiques. Personnel qualifié, capitaux et technologie importés étaient à l'origine du développement économique de la Catalogne en ce début de siècle. Ces immigrants des beaux quartiers amenaient avec eux de nouveaux modèles de loisirs et de styles de vie. Le football en faisait partie. Il en allait de même à Marseille où le Stade helvétique remporta à trois reprises le championnat de France entre 1909 et 1913. Les Suisses étaient encouragés à émigrer vers Marseille avec un bagage particulier : la connaissance de la sténographie, de la comptabilité et de l'anglais. Savoir manier un ballon ne pouvait que faciliter leur insertion sur les bords de la Méditerranée.

## LA DIMENSION NATIONALE

Mais, si cette migration encourageait la création de nombreux clubs, elle provoquait aussi parfois des phénomènes d'exclusion. Le cas le plus célèbre est sans doute celui de Barcelone et la création en 1900 de l'Español. Le nouveau club ne se distinguait guère du FC Barcelone par l'origine sociale de ses membres mais par leur opposition au cosmopolitisme de leurs rivaux. Les fondateurs étaient tous des étudiants de nationalité espagnole. À Paris, l'idée de la création du Stade français était due à la défection de certains membres du Racing, exaspérés par la domination des Britanniques et des manières anglaises en vogue au sein du club. À Marseille, l'Olympique avant guerre ne tolérait pas la présence en son sein de joueurs étrangers.

18

Après 1918 et le traumatisme de la guerre, le football, devenu un sport populaire qui s'ouvrait aux masses, dut faire face à un regain de nationalisme. Des quotas furent établis limitant le nombre de joueurs étrangers autorisés à prendre part aux compétitions nationales. La prolifération de rencontres entre équipes nationales eut pour effet de remettre en discussion la participation même des étrangers. La dimension nationale devenait essentielle avec la création de championnats géographiquement représentatifs des États-nations, en 1924 en Autriche, en 1929 en Italie, en 1932 en France. C'est au cours de ces années que furent créées les premières compétitions internationales importantes comme la Coupe de l'Europe centrale, la Coupe des Balkans, un véritable tournoi de football aux jeux Olympiques dans les années 1920 et la Coupe du monde en 1930. Si les promoteurs du jeu avaient vécu leur passion sportive comme un sacerdoce, leurs successeurs immédiats furent les acteurs d'un repli national où le terrain de football n'était plus uniquement un lieu de rencontre mais une vitrine des oppositions internationales.

Depuis l'entre-deux-guerres, le football offre ainsi une vision concrète des deux conceptions essentielles de la citoyenneté, la *jus soli* et la *jus sanguinis*. Avec l'apparition du professionnalisme en dehors de l'Angleterre dans les années 1920 et 1930, la question des joueurs étrangers devint essentielle pour des clubs désireux de s'assurer les meilleurs joueurs. Dans l'Italie fasciste, la politique autarcique du régime se concrétisa aussi dans le football puisque la charte de Viareggio, en 1926, interdisait aux clubs de recruter des joueurs de nationalité étrangère. Pour améliorer leurs effectifs, les grandes équipes

du Nord, comme la Juventus, déjà dirigée par la famille Agnelli, firent appel aux meilleurs joueurs sud-américains, fils d'immigrés italiens qui possédaient, du fait de la *jus sanguinis* en vigueur en Italie, la double nationalité. Ainsi, si aucun joueur non italien n'opérait en Italie dans les années 1930, trois joueurs champions du monde en 1934 avec l'équipe nationale italienne étaient nés et avaient débuté leur carrière professionnelle en Argentine.

À la même époque en France, les meilleurs joueurs étrangers du championnat, les autrichiens Jordan, Hiden et Hiltl se faisaient naturaliser afin d'aider, sans grand succès, l'équipe nationale à rivaliser avec les meilleures équipes européennes. Après la Seconde Guerre mondiale, Kopa, le Napoléon du football français, était fils d'immigrés polonais, né Raymond Kopaszewski et devenu français à sa majorité par le droit du sol puisqu'il était né à Nœux-les-Mines. Son équipier de Reims, Roger Piantoni, était fils d'immigrés italiens de Lorraine.

19

Le développement de la passion sportive dans de nombreux pays européens mettait aussi en évidence l'opposition entre les intérêts des équipes nationales d'un côté et des grands clubs attirés par les vedettes étrangères de l'autre. Cette opposition devait caractériser le développement du football en Europe durant tout le XX<sup>e</sup> siècle. Au cours des périodes de vaches maigres pour les équipes nationales, les dirigeants ne trouvèrent souvent de meilleur remède que la fermeture des frontières pour protéger le développement de jeunes talents locaux. Le but marqué par un dentiste nord-coréen, Park Dok Hoo, à l'équipe d'Italie lors de la Coupe du monde 1966 en Angleterre et qui éliminait les Italiens de la compétition fut à l'origine de l'interdiction pour tous les joueurs étrangers de participer au championnat d'Italie entre 1966 et 1980. Les discussions que l'on retrouve aujourd'hui sur les intérêts divergents entre clubs et équipes nationales se sont posées tout au long du siècle dernier. Ainsi, les équipes nationales de football seraient, pour reprendre une interprétation de Benedict Anderson, une communauté imaginée qui deviendrait plus réelle lorsqu'elle est représentée par une équipe de onze personnes<sup>2</sup>.

L'adoption et l'exclusion de modèles étrangers passe aussi par les entraîneurs et les styles de jeu. L'entre-deux-guerre marque la construction de styles nationaux ou régionaux antagonistes du modèle universel anglais du *Kick and Rush*. Une interprétation plus technique et raffinée

---

2. Benedict Anderson, *Imagined communities : Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983.

du jeu se propage dans les pays d'Europe centrale. Le style danubien devient vite l'antagoniste du modèle anglais. Avec l'avènement du professionnalisme en France, la moitié des clubs choisissent des entraîneurs britanniques alors que l'autre moitié préfère des entraîneurs d'Europe centrale. Presque aucun club ne fait encore confiance à des techniciens français. Même si les discussions sur les styles de jeu des équipes nationales de football dégénèrent souvent en simples reproductions de stéréotypes et de préjugés raciaux, la perception de styles nationaux à travers le football est par elle-même intéressante. Une équipe nationale est bien plus qu'une sélection de onze joueurs, elle est la représentation symbolique d'une nation opposée à une autre nation durant quatre-vingt-dix minutes. Et chacune des deux équipes se doit de représenter les qualités dans lesquelles sa population se reconnaît. Les Brésiliens, nous dit-on, ont un style flamboyant et inventif, les Italiens et les Espagnols seraient très techniques mais par trop influençables et truqueurs alors que les équipes africaines proposent un talent à l'état pur empreint d'une naïveté infantile. Les Allemands par contre sont rudes, efficaces, calculateurs peu spectaculaires mais rarement absents lors des moments importants, alors que les Anglais sont stoïques, flegmatiques mais aussi prévisibles.

Dans le choix des joueurs sélectionnés, la place réservée aux joueurs opérant à l'étranger est elle aussi révélatrice des évolutions de nos sociétés. En Hollande, où le professionnalisme n'existait pas, la fédération s'opposait à l'utilisation au sein de l'équipe nationale des joueurs néerlandais opérant dans les clubs professionnels étrangers. Entre 1949 et 1955, la sélection nationale composée de joueurs opérant au pays ne connut que deux victoires en vingt-sept matches sans utiliser ses meilleurs joueurs. L'hebdomadaire *Sportief* qui faisait campagne pour le rappel des légionnaires écrivait : « Lorsqu'un jeune Néerlandais possède un réel talent musical et que l'Opéra de Paris lui offre un contrat de violoniste professionnel, nous considérons cela comme un honneur. Il n'en va pas de même pour les footballeurs professionnels. Ils sont considérés chez nous comme des êtres inférieurs parce qu'il gagnent leur pain en tapant dans un ballon. Nous semblons incapables de reconnaître qu'ils démontrent un réel talent dans l'exercice de leur profession<sup>3</sup>. » Par la suite, la fédération infléchit sa position en autorisant les émigrés à jouer avec l'équipe nationale, reconnaissant ainsi l'apport de leur expérience internationale. Tous les succès de l'équipe de France, de Raymond Kopa

---

3. *Sportief*, 8 janvier 1953.

en 1958 à Michel Platini en 1984 et aux récents champions du monde, se sont bâtis à partir du succès des meilleurs joueurs dans des grands clubs étrangers. La France et la Hollande, au cours des dernières années, ont été les deux équipes nationales européennes ayant obtenu les meilleurs résultats. Il est significatif de noter qu'elles sont aussi celles qui reposent en majorité sur des joueurs opérant à l'étranger. Loin de souffrir du départ de leurs meilleurs joueurs, les équipes nationales profitent de leurs nouvelles expériences. L'importance de l'expérience migratoire dans le football en France reflète une nouvelle conception de la mobilité et des avantages des expériences professionnelles à l'étranger. Pascal Boniface présentait récemment, dans un article publié dans *Le Monde*, ces footballeurs français jouant à l'étranger comme les premiers symboles du marché unique européen. Mais il remarquait que, aujourd'hui en France, le fait d'aller étudier et de travailler à l'étranger n'est plus phénomène marginal, mais dans certains domaines presque essentiel<sup>4</sup>.

21

## FOOTBALL ET MONDIALISATION

Pendant longtemps le football britannique, se considérant le seul dépositaire de la tradition du football originel, resta farouchement opposé à l'arrivée de joueurs étrangers. Même les défaites cinglantes contre l'équipe de Hongrie en 1953 et 1954 au stade de Wembley ne firent pas inverser la tendance. Tom Finney, l'avant-centre de l'équipe d'Angleterre, se demandait dans ses mémoires si des vedettes internationales comme Garrincha, Schiaffino ou Puskas auraient pu réussir en Angleterre, où la technique individuelle et les virtuoses étaient moins appréciés que les honnêtes travailleurs aux qualités bien anglaises, la force de frappe et le travail incessant<sup>5</sup>. Il fallut attendre les années 1990 et le rapport Taylor à la suite de la catastrophe de Hillsborough pour que le football britannique s'ouvre définitivement au monde. Lord Justice Taylor, chargé par le gouvernement de trouver des remèdes aux deux maux endémiques du football britannique, hooliganisme et vétusté des stades, proposa entre autres d'améliorer le spectacle en recrutant les meilleurs joueurs étrangers. Si Didier Six et Éric Cantona furent des précurseurs, aujourd'hui plus de cent joueurs français opèrent en Grande-Bretagne comme professionnels ou semi-professionnels. À la suite de l'évolution du football bri-

4. *Le Monde*, 20 juin 2000.

5. Tom Finney, *Finney on Football*, Londres, Sportman's Book Club, 1960, p. 97-98.

22 tannique, de nombreux critiques ont vu dans l'expansion du phénomène migratoire des footballeurs une expression évidente de la mondialisation. Peut-être doit-on modérer cette image. Le poids des traditions et des différences reste encore très fort dans ce domaine. Si au cours des vingt dernières années le nombre de transferts internationaux et la mobilité ont augmenté, la direction des flux migratoires n'a guère changé. Les joueurs sud-américains continuent à préférer l'Espagne, l'Italie et le Portugal. Les joueurs d'Europe de l'Est sont surtout présents en Allemagne et en Autriche et les Africains choisissent la France, la Belgique et le Portugal, les trois pays qui au cours du dernier demi-siècle ont le plus utilisé de joueurs de leurs anciennes colonies africaines. La migration des Européens vers d'autres continents n'a jamais été aussi faible. Doit-on s'étonner que les immigrés les plus présents dans le football britannique soient scandinaves et néerlandais ? Ne partagent-ils pas avec leurs hôtes de nombreuses valeurs communes ? Le fait qu'ils aient, avant même de tenter l'expérience de la migration, été familiarisés avec le mode de vie anglais, que les rencontres de football anglaises soient largement présentes dans la presse et sur les écrans de télévision de leurs pays ont certainement favorisé leur intégration. La connaissance de la langue constitue également un élément important. La culture des pubs et la nourriture ne diffèrent guère à Oslo et à Manchester. De même, Diego Maradona eut peu de difficultés à s'acclimater à Naples, ville très proche de Buenos Aires, alors qu'il ne réussit jamais à s'adapter à Barcelone, la plus européenne des villes espagnoles.

Pour les jeunes footballeurs d'aujourd'hui, les championnats italiens, espagnols et anglais représentent la consécration, pourtant certaines poches de résistance sont encore visibles. L'Athletic de Bilbao est sans doute l'exemple extrême. Non seulement le club refuse d'engager des joueurs étrangers, la seule exception ayant été « le Basque du nord » Bixente Lizarazu, mais il recrute uniquement des joueurs basques. À l'inverse, le FC Barcelone, porte-drapeau d'un catalanisme ouvert, fait la différence entre les joueurs recrutés un peu partout dans le monde (sauf à Madrid), mercenaires à la cause du club, et le public des *socios* qui représentent « plus qu'un club », la nation catalane. Économiquement, la politique suivie par l'Athletic de Bilbao semble une hérésie. Pourtant les supporters, lors des récentes fêtes du centenaire du club, remercièrent les dirigeants de ne pas suivre la tendance générale. D'autres clubs, comme Plaisance en Italie, ont choisi de concentrer leur recrutement sur les jeunes joueurs nationaux. Mais ces quelques exemples ne sauraient modifier l'image du football professionnel aujourd'hui. Depuis une



dizaine d'années, les profils de carrière ont changé pour les meilleurs joueurs. Si pendant longtemps le fait de s'expatrier pour un joueur signifiait la fin d'une carrière internationale, il est aujourd'hui presque nécessaire dans le curriculum vitae d'un footballeur international d'avoir une expérience à l'étranger à son actif. Le succès des grandes vedettes internationales, comme les Hollandais de Barcelone, Vialli à Chelsea, Zidane à la Juventus, a convaincu de nombreux observateurs que nous étions entrés dans une nouvelle époque où la nationalité et les sentiments nationaux devenaient moins importants dans une économie du football de plus en plus européenne sinon globale. Il est évident que les joueurs d'élite mènent aujourd'hui une double vie et que les fédérations nationales n'ont plus la possibilité de contrôler totalement leur propre marché et d'imposer des restrictions drastiques sur le nombre de joueurs étrangers. Pourtant, si l'élite du football européen est cosmopolite, la situation est bien différente dans les divisions inférieures. Les effets de l'arrêt « Bosman » sur les petits clubs restent à démontrer. L'impact croissant de la télévision, la visibilité des grandes compétitions internationales (Champion's League, Coupe du monde) ont généré une industrie du football à deux vitesses. D'un côté les grands clubs sont des multinationales employant les meilleurs joueurs, de l'autre la majorité des joueurs et des clubs opèrent encore selon une logique nationale voire régionale dans leur recrutement, leur visibilité et leur aire de diffusion.

23

Il est courant de rencontrer dans les rues de Paris, de Londres ou de Madrid de jeunes garçons arborant les maillots de la Juventus, de Manchester United ou du Bayern de Munich. En 1999, Manchester United estimait à plus de trois millions ses clients potentiels à travers le monde, dont plus de la moitié en dehors du Royaume-Uni, et une revue spécialisée (*Soccer Investor*) estimait à plus de deux millions les sympathisants de la Juventus en dehors de l'Italie. Combien de maillots les Chamois niortais vendent-ils au-delà des limites des Deux-Sèvres ? Quelques dizaines tout au plus. Les clubs de deuxième division, un peu partout en Europe, ne s'y trompent pas et cherchent à réintroduire des mesures visant à protéger leur marché et à limiter le nombre d'étrangers. Cela ne saurait nous surprendre. Dans le football comme ailleurs, les résistances à l'afflux de main-d'œuvre étrangère n'ont pas diminué au cours des dernières années. Le mouvement des joueurs au-delà des frontières nationales n'a jamais été totalement libre et rien ne laisse supposer qu'il soit en passe de le devenir dans un futur proche. Certes, le football propose des cas emblématiques de réussite pour des immigrés comme le Libérien George Weah ou le Ghanéen Abédi Pelé, capables

de s'imposer et de faire fortune en Europe sans perdre leurs qualités originelles, mais il met aussi en relief la complexité des modèles d'intégration et d'identification. Les autorités sportives ne reconnaissent pas la notion de double nationalité. Aussi, les joueurs doivent choisir pour quelle équipe nationale jouer s'ils ont plusieurs passeports et ne peuvent par la suite modifier leur « appartenance ».

24 Dans un monde complexe, le football nous propose des modèles simples, des hiérarchies internationales sans équivoque, des compétitions où les représentants de nations africaines peuvent rencontrer et parfois dominer leurs homologues européens. En divisant clairement les intérêts économiques des clubs et l'autonomie des équipes nationales, les autorités du football ont réussi à faire coexister deux modèles antithétiques : les grandes multinationales régies par les lois du marché et un modèle d'équipes nationales relativement indépendant des contingences économiques. C'est grâce à cette dualité que perdure la passion pour les matches de football, mélange de l'essentiel et du dérisoire, aux quatre coins du globe.

---

#### BIBLIOGRAPHIE

- Christian Bromberger, *Le Match de football. Ethnologie d'une passion partisane*, Paris, MSH, 1995.
- Vladimir Dimitrijevic, *La vie est un ballon rond*, Éditions de Fallois, 1998.
- Vittorio Dini, « Maradona, héros napolitain », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 103, 1994.
- Christiane Eisenberg, *Fußball, Soccer, Calcio. Ein englischer Sport auf seinem Weg um die Welt*, Munich, DTV, 1997.
- Allan Guttman, *Games and Empires : Modern Sports and Cultural Imperialism*, New York, Columbia University Press, 1994.
- Richard Holt, *Sport and the British*, Oxford, Clarendon Press, 1989.
- Pierre Lanfranchi et Matthew Taylor, *Moving with the Ball. The Migration of Professional Footballers*, Oxford, Berg, 2001.
- Alfred Wahl et Pierre Lanfranchi, *Les Footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, 1995.
- Patrick Weil et Randall Hansen, *Nationalité et Citoyenneté en Europe*, Paris, La Découverte, 1999.

R É S U M É

---

*La tradition cosmopolite est ancrée dans l'histoire du football. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'attrait du jeu découlait directement de sa simplicité et de son universalité, le football devenait un symbole de modernité et se trouvait lié à l'idéologie du libre-échange. Mais, à côté de cette tendance internationaliste, le football devint aussi rapidement, dans de nombreux pays, l'expression idéale d'un sentiment national. En distinguant les intérêts économiques des clubs de l'autonomie des équipes nationales, il est possible de faire coexister deux modèles antithétiques : les grandes multinationales régies par les lois du marché et un modèle d'équipes nationales relativement indépendant des contingences économiques. C'est grâce à cette dualité que perdure la passion pour les matches de football, mélange de l'essentiel et du dérisoire, aux quatre coins du globe.*